

Black Friday : et après ?

Petite balade
à travers d'autres
possibles

Prologue

Namur, 2040¹

Aujourd'hui, nous ne travaillons pas, c'est notre jour de participation citoyenne. Nous nous rendons au repair café couture du centre-ville. Grâce au temps libéré par le projet anti-productiviste du gouvernement belge, nous avons appris à tricoter et à coudre, et nous nous réunissons tous les jeudis avec d'autres personnes pour reprendre, customiser, discuter, rire, échanger. Nous enfourchons notre vélo et traversons les rues de Namur. Plus rien ici ne laisse imaginer les luttes sociales et environnementales des années 2030.

Il fait calme (le piétonnier est généralisé) et animé à la fois : les gens se baladent, discutent dans les espaces d'échange, se font écrire un poème-minute² ; des élèves et collectifs dessinent et peignent sur les espaces d'expression libre ; des enfants jouent dans les petites plaines parsemant les rues du centre. Les grandes enseignes ont laissé la place à une multitude de lieux : épiceries locales, artisans, magasins éthiques et de seconde main, donneries, coopératives, cantines publiques, espaces collectifs où sont organisés rencontres, repair cafés, conférences, chorales.

On ne va plus en ville pour acheter. On va en ville pour être en lien.



© Illustration : Nicole Gustin

- ¹ Projection inspirée de nos lectures (pour le projet anti-productiviste et la journée citoyenne, voir le roman d'Hadrien Klent, *La vie est à nous*), de nos idéaux, mais aussi des interviews menées : voir, pour les extraits choisis des souhaits pour Namur en 2040, la dernière page de ce texte.
- ² Suivant l'idée des 'déversoirs' d'Arthur Teboul (voir l'introduction du recueil *Le déversoir, poèmes-minutes*. Paris : Pocket. 2024).

Introduction

Dans le cadre du projet collectif et associatif namurois **Black Friday : et si on faisait les choses autrement ?**, initié en 2024, l'attention se porte cette année sur le thème de la fast-fashion avec la venue au centre culturel de Namur de la pièce de théâtre *FAST*, le 22 novembre³. Cette thématique s'est imposée au collectif d'associations impliquées dans ce projet, pour son actualité et son urgence. Car s'ajoute aujourd'hui à la fast-fashion et à ses dommages environnementaux et humains, l'ultra-fast-fashion de type Shein ou Temu. Face à l'arrivée sur le marché de cette mode ultra-rapide et ultra-éphémère, les inquiétudes sont vives. En effet, en Europe, on jette déjà en moyenne 12kg de vêtements par personne par an⁴. En Belgique (et ailleurs), la filière du recyclage croule sous les dons et déchets textiles et demande urgemment plus de soutien aux autorités publiques. Et pourtant, ça continue : Shein est devenue incontournable dans l'industrie de la mode, en mettant sur le marché des volumes « sans précédent dans l'histoire de l'industrie du textile »⁵. L'entreprise exporterait chaque jour « 5 000 tonnes de vêtements par avion », « ce qui suffirait, en trois jours, à habiller l'ensemble de la population française »⁶. Par ailleurs, 75% de la

clientèle de la marque « a déclaré porter les vêtements achetés une dizaine de fois en moyenne » seulement⁷.

Aujourd'hui, imaginer d'autres possibles au système capitaliste qui nous écrase est pour nous une nécessité, mais se révèle complexe car nos imaginaires semblent bloqués : difficile de penser un autre monde, comme si le capitalisme avait totalement formaté nos cerveaux. Ne dit-on pas d'ailleurs qu'il est « plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme ? »⁸. Pour contrer cette impuissance, nous avons souhaité proposer ici une publication positive, où nous mettons en lumière des acteurs et actrices de changement, qui œuvrent pour un présent et un avenir plus créatif, plus respectueux de l'humain et de l'environnement. Ce texte est largement ponctué de leurs témoignages et sera ancré à Namur, par cohérence avec le projet Black Friday : et si on faisait les choses autrement ?. Sa lecture vous invitera à vous promener à travers des alternatives qui invitent à penser à la marge. Seconde main, donneries, DIY, réparation, mode éthique et ville sans publicité : nous envisagerons plusieurs pistes pour une autre consommation, à l'opposé

³ https://www.tccnamur.be/programme/a_2381-fast-o-inti-theatre.

⁴ *Adoption de nouvelles règles pour réduire le gaspillage textile et alimentaire* / Actualité / Parlement européen [en ligne]. 9 septembre 2025. [Consulté le 3 novembre 2025]. Disponible à l'adresse : <https://www.europarl.europa.eu/news/fr/press-room/20250905IPR30172/adoption-de-nouvelles-regles-pour-reduire-le-gaspillage-textile-et-alimentaire>.

⁵ *Mode jetable, exploitation durable : l'exemple SHEIN* [en ligne]. Mode jetable, exploitation durable : l'exemple SHEIN. Paris : ActionAid France, juillet 2025. [Consulté le 25 septembre 2025]. Disponible à l'adresse : <https://www.actionaid.fr/publications/dignite-au-travail/rapport-shein>.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ Citation attribuée à Fredric Jameson, théoricien politique marxiste et critique littéraire américain.

de la mode jetable et de ses effets délétères désormais bien connus.

01. La seconde main⁹

Comme « nous avons produit assez de vêtements pour habiller la planète jusqu'en 2100 »¹⁰, la seconde main nous semble une des réponses les plus porteuses face aux dérives de l'industrie de la mode. Marjorie, du magasin de deuxième main Besap¹¹, situé Rue des Carmes, explique sa démarche : « Ma motivation pour faire de **l'achat-vente**, c'est d'avoir directement les vêtements qui arrivent en magasin. Acheter à des fournisseurs reste très nébuleux : on ne sait pas d'où ça vient, ce sont de gros volumes, on perd l'idée de base ». Car en effet, il y a seconde main et seconde main : nous défendons ici le circuit court, loin des **dérives de la seconde main mondialisée**, où les vêtements voyagent à l'autre bout du monde pour finir en décharge ou inonder des marchés locaux. Marjorie, qui a voyagé au Togo, l'a constaté : « Il faut se rendre compte de ce que c'est, quand ça débarque là-bas, on marche sur trois mètres de fringues de hauteur, sur des ballots : c'est improbable. On se dit que pour eux c'est un bienfait, mais non ; c'est un déchet, et eux ont du mal à gérer ces déchets-là : nos déchets ».

Et si nous osions rêver à cette ville idéale, à ce Namur différent, dont les premières pierres sont, en réalité, déjà là ?

Les friperies d'achat-vente telles que Besap permettent une **vérification des textiles** : « Les vêtements de chez Shein, par exemple, ça se voit : même sans regarder l'étiquette, je sais que ça vient de là. Les coutures sont mauvaises, les matières, du n'importe quoi. Moi ça, je ne prends pas. Mais je n'ose pas imaginer les associations à qui on demande de tout prendre. Ils se retrouvent sous des montagnes de déchets, de crasse ». L'avantage des friperies locales est aussi **d'éviter l'abondance**, et donc de limiter une forme de surconsommation qui touche aussi la seconde main à travers des plateformes comme Vinted, servant également de débouchés aux achats compulsifs : certaines personnes finissent par consommer plus, puisque c'est facile de revendre sur plateforme.

Actuellement, le public du magasin est très diversifié : « Ça va des jeunes qui ont 12-13 ans jusqu'aux plus âgés, 60-70-80 ans avec leurs filles, petites-filles. Ce sont majoritairement des femmes, mais parce que mon rayon hommes est tout petit, par la force des choses : il y a moins

⁹ Chapitre rédigé sur la base de notre entretien avec Marjorie, du magasin Besap à Namur. Sauf indication contraire, les citations sont tirées de cet entretien par Anna Constantinidis et Louise Vanhèse. Magasin Besap, Namur. 29 août 2025. Transcription.

¹⁰ Catherine Dauriac : « Nous avons produit assez de vêtements pour habiller la planète jusqu'en 2100 ». Dans : Vert [en ligne]. 20 avril 2022. [Consulté le 26 octobre 2025]. Disponible à l'adresse : <https://vert.eco/articles/catherine-dauriac-nous-avons-produit-assez-de-vetements-pour-habiller-la-planete-jusqu'en-2100>.

¹¹ <https://www.besap.be/>.

de vêtements masculins de seconde main ». Les gens se tournent vers la seconde main pour différentes raisons, indique Marjorie : « Il y a ceux qui sont là par **souci économique**, d'autres par **souci écologique**, et pour les plus jeunes c'est aussi pour **trouver des petites pièces uniques** qu'il n'y a pas en magasin. Mais l'économique reste important, surtout chez les jeunes et les précarisés ».

02 • Le DIY ou Do It Yourself¹²

Faire soi-même, voici un autre moyen de s'habiller en prenant ses distances avec l'industrie de la mode. **Réparer, broder, tricoter, coudre de A à Z, customiser¹³, voici le créneau d'Atelier 53**, un magasin de tissus et fils écologiques tenu par Émilie à la rue des Carmes depuis maintenant sept ans. Quand nous lui avons demandé en quoi le DIY pouvait être une réponse à la problématique de l'industrie de la mode, elle a été très claire : « [...] d'abord pour **apprendre à faire avec ce qu'on a déjà** : **prolonger la vie d'un vêtement**, c'est hyper facile de plein de manières différentes, il y a un trou, on peut faire une petite broderie [...] ; réparer un jeans, c'est accessible, il y a plein de méthodes pour vraiment faire avec ce qu'on a. Et aussi, je pense que si c'est du DIY neuf [...] c'est quelque chose qui sera plus durable dans le temps. On en prendra plus soin car on l'a fait nous-même, ça nous a pris du temps, donc ce ne sera pas un vêtement qu'on a acheté à deux euros, qui se détend après deux fois et qu'on jette car on s'en fiche vu qu'il a coûté deux euros.

C'est pourquoi nous souhaitons insister sur le fait que l'idéal, pour nous, serait la cohabitation d'espaces de revente et de gratuité, de manière à ce que chacun puisse se vêtir dignement, en fonction de ses moyens ; et bien sûr, la cohabitation de ces endroits avec d'autres espaces, comme celui du DIY, de la réparation, ou encore de la mode éthique.

Là j'ai mis trente heures à le faire, j'en prends soin, je le lave bien, je l'entretiens [...] ». Et, comme elle le dit si bien, un pull en laine tricoté avec de la laine qualitative vendue au magasin sera toujours là dans dix ans et ne sera pas tout détendu.

À l'Atelier 53, on ne trouve que des **matières naturelles, écologiques et entièrement traçables**, car c'est bien cela qui motive Émilie depuis le début : « Quand j'ai commencé la couture il y a quelques années, en étant sensible à l'environnement, et que j'ai essayé d'avoir des infos sur les tissus que j'achetais, je n'en avais jamais, donc voilà, c'est parti d'une passion de la couture et d'une sensibilité environnementale ».

En matière de public, pas de surprise, ce sont essentiellement des femmes qui fréquentent le magasin, jeunes ou moins jeunes. En revanche, ce qui frustre un peu Émilie (tout comme Louise ci-dessous), c'est d'avoir conscience que tout le monde ne peut pas se payer ce qu'elle vend.

¹² Chapitre rédigé sur la base de notre entretien avec Émilie, du magasin Atelier 53. Sauf indication contraire, les citations sont tirées de cet entretien par Louise Vanhèse. Magasin Atelier 53, Namur. 4 septembre 2025. Transcription.

¹³ Personnaliser un vêtement.

Et pourtant, elle vend simplement au prix juste pour des produits respectant l'environnement et l'humain. C'est pourquoi elle a décidé de collaborer avec **Article 27**, ce qui permet à des personnes de pouvoir venir profiter, pour un prix modique, de l'espace et des machines. Mais il lui est impossible de faire plus, par manque de moyens.

Afin de pouvoir s'adresser à un public plus large et de promouvoir une consommation plus durable, elle a créé, avec Louise d'Algo Store et Lucie de Wabi Sabi (un atelier d'upcycling¹⁴), une ASBL,

03 • La mode éthique¹⁷

La mode éthique, comme son nom l'indique, est à rebours de ce que nous propose aujourd'hui la plus grande partie de l'industrie de la mode. Et c'est cela qui fait sens pour Louise, fondatrice du magasin Algo Store, situé à la rue des Carmes, un magasin qui propose une **mode optimiste et engagée**. Optimiste, nous explique-t-elle, c'est justement proposer autre chose et ne pas essayer de culpabiliser les gens. Au début, Louise souhaitait informer sur les dérives de la mode, mais « c'est plombant, et surtout ça ne marche pas », nous confie-t-elle. Pour sélectionner ses produits (car

la Trame¹⁵, qui organise chaque année la Slow Fashion week dans laquelle de multiples activités sont accessibles à toutes et tous. Pour Lucie, d'ailleurs, « réparer un vêtement n'est pas nécessairement qu'économique, c'est **politique** : tu reprends du pouvoir, tu sors du réflexe "je jette, je rachète". Et tu te reconnectes à une compétence que beaucoup ont perdue ». Pour elle, « transmettre des savoir-faire manuels devient une façon de **lutter contre la précarisation et l'isolement** ». ¹⁶

ici, pas de greenwashing), Louise analyse en profondeur les marques qu'elle choisit de faire entrer dans son magasin. Des marques européennes principalement, mais pas que. En effet, elle refuse un boycott complet et aveugle des productions issues de pays asiatiques, si ces dernières respectent ses critères d'éthique et d'éco-responsabilité, car « doit-on reproduire la même erreur qu'ont commise les pays occidentaux dans les années 1970, à savoir délocaliser toute la production et briser toute une économie basée sur le textile ? » Pour ses recherches, elle se fie entre

¹⁴ « L'upcycling, à l'inverse du recyclage, c'est utiliser l'objet dans l'état actuel, sans passer par le retour aux matières premières brutes, et créer un objet de valeur supérieure ou égale à celui de l'objet d'avant. Par exemple, un T-shirt recyclé va souvent être coupé en loques destinées au secteur automobile ou plus largement des transports (c'est une valeur inférieure, on parle alors de downcycling). Alors que dans l'upcycling, le T-shirt peut être rebrodé de façon à réparer les trous et enjoliver/customiser le T-shirt pour le rendre unique ou personnalisé pour son propriétaire (c'est une valeur supérieure, donc upcycling) » (Lucie, du magasin Wabi Sabi, mail du 28 octobre 2025).

¹⁵ <https://la-trame-namur.be/>.

¹⁶ Remettons du sens dans nos garde-robes, Interview de Lucie Poumay, styliste et fondatrice de Wabi Sabi. *Le Mag, CCN et Théâtre de Namur*. Septembre 2025, n° 1, p. 17.

¹⁷ Chapitre rédigé sur la base de notre entretien avec Louise, du magasin Algo Store. Sauf indication contraire, toutes les citations sont tirées de cet entretien par Anna Constantinidis et Louise Vanhèse. Magasin Algo Store. Namur. 10 octobre 2025. Transcription.

autres à la plateforme **WeDressFair**, qui réalise une analyse poussée des marques. En matière de certification, Louise nous parle du **label GOTS¹⁸** : « Il y a plein de labels, mais celui-là, c'est un label avec un cahier des charges très strict qui va vraiment analyser toute la chaîne de production, depuis la récolte de la matière première dans les champs de coton jusqu'au produit fini sur les étagères des boutiques, et il contrôle tout ce qui est environnemental, humain et éthique. »

La mode éthique a, cependant, un **coût financier**. On ne trouve forcément pas chez Algo des T-shirts à 5 euros ou des jeans à 25 euros. La production respectueuse de l'environnement et de l'humain coûte par définition plus cher que cela. Sur le coût que cela représente, Louise explique toutefois : « Je parle toujours **du coût par port plutôt que du coût à l'achat**. Par exemple : vous achetez un T-shirt ici à 50 euros, et le même T-shirt chez Zara à 10 euros. Chez Zara, vous allez peut-être le porter 5 fois, ça fait 2 euros par port, vous pouvez le porter plus longtemps, mais je dis 5 fois avant qu'il change de tête et commence à se déformer ; tandis qu'un T-shirt écoresponsable fait dans un grammage plus épais, avec un bord-côte [...], vous

allez peut-être le mettre 50 fois, donc finalement, ça revient à 1 euro le port. [...] ». Et de poursuivre : « On ne voit pas les vêtements comme des investissements, c'est un peu le problème de mentalité qui est très difficile à changer parce que les gens voient l'état de leur compte sur le moment même et pas sur le long terme ». Elle reste tout de même lucide sur le fait que tout le monde ne peut sortir de sa poche 100 euros pour acheter un vêtement. Le problème réside dans la construction même du capitalisme néolibéral, qui exploite ressources et humains pour produire en masse des produits à bas coût et de mauvaise qualité tout en appauvrissant la majeure partie de la population mondiale. Celles et ceux qui produisent et celles et ceux qui les achètent sont finalement tous et toutes victimes du même système. Ce qui rend la démarche de Louise encore plus cohérente, c'est qu'elle ne vend pas « juste » de l'éthique, mais que paradoxalement, même si elle doit vivre de son commerce, ce qui la guide au quotidien, c'est aussi de **prôner la déconsommation**. Elle ne cherche pas à vendre toujours plus et à pousser celles et ceux qui franchissent la porte à passer absolument en caisse.

¹⁸ Global Organic Textile Standard.

04 • Faire durer et réparer : l'exemple des repair café¹⁹

La déconsommation passe aussi par le fait de **faire durer** ses vêtements²⁰ : moins de lavages, plus d'entretien, et également la **réparation**. Dans l'idée de mettre en lumière des initiatives citoyennes concrètes et riches de sens, nous avons été à la rencontre de Guy Brunin, initiateur du Repair Café d'Asty Moulin²¹, à quelques pas de la Rue des Carmes, derrière la gare. Un repair café, c'est un endroit gratuit où des personnes bénévoles réparent vos objets, qu'il s'agisse de petits électros ou de vêtements. Les repair café sont des initiatives citoyennes soutenues par l'association Repair Together, qui fait elle-même partie d'un réseau international²².

© Illustration : Nicole Gustin



Nous avons choisi de parler de ce repair café parce qu'il a la particularité d'avoir été **créé par une école** avec la volonté, nous explique Guy Brunin, de « créer un projet qui permette de **se rapprocher du voisinage**, et qui soit un projet concret réunissant des gens du quartier et de l'extérieur, de la cité sociale et de l'école ». Plusieurs élèves des filières de qualification de l'école d'Asty-Moulin peuvent ainsi s'exercer, une fois par mois, à réparer de vrais objets dans un lieu résolument **intergénérationnel**.

Nous approchons de la maison de quartier d'Asty-Moulin et entendons des rires, des voix, une animation certaine. Guy Brunin nous accueille chaleureusement. Sur notre droite, des jeunes réparent un vélo sous la supervision d'un professeur : ils sourient et ont l'air de s'amuser, tout en se concentrant pour trouver comment procéder. À notre gauche, des habitants du quartier discutent entre eux. Plusieurs personnes entrent et sortent avec en main tantôt un vêtement, tantôt une bouilloire, tantôt une machine à coudre, tantôt un sèche-cheveux à faire réparer. À l'intérieur, quatre ou cinq tables sont disposées où on trouve des élèves ainsi que des bénévoles du quartier venues proposer des travaux de couture. Ce qui nous frappe toutes deux, c'est la chaleur du lieu, et les échanges

¹⁹ Chapitre rédigé sur la base de notre entretien avec Guy Brunin et les élèves et bénévoles du Repair Café d'Asty-Moulin. Sauf indication contraire, toutes les citations sont tirées de ces entretiens par Anna Constantinidis et Louise Vanhèse. Maison de quartier Germinal, Namur. 10 octobre 2025. Transcription.

²⁰ Voir justement les explications sur la page d'Algo Store : <https://algotore.be/pages/guide-dentretien>.

²¹ <https://repaircafe-asty-moulin.be/>.

²² <https://repairtogether.be/>.

intergénérationnels qui s'y tissent. Si nous avons pu, nous y aurions passé l'après-midi. Nous y retournerons certainement, mais cette fois pour faire réparer un objet ou l'autre ! Ici, pas de projection en 2040. Nous sommes bien en 2025. Ce genre d'endroit existe. Et ça fait du bien.

On sent et on comprend la fierté de Guy Brunin : « Je suis fier car c'est le premier repair café scolaire en Belgique, et il tient, depuis sept ans. Il faut un moteur, et ça, on le trouve dans la maison de quartier, qui est preneuse, et dans la satisfaction des jeunes. Si on n'avait pas trouvé des gens motivés par le projet à la maison de quartier, ça

n'aurait pas pu se faire ». Ses trois grandes motivations pour créer ce lieu ont été de « lancer les élèves dans un **projet entrepreneurial à vocation sociale**, de les **motiver**, et bien sûr de les intégrer dans une **action et une sensibilisation environnementale** ». Les élèves que nous avons interrogés vont dans ce sens : « L'idée c'est de **ne pas gaspiller**. On peut aussi dépanner les gens qui n'ont pas de moyens pour racheter, et puis, pour nous c'est intéressant : **on chipote, on se débrouille, on essaie** ». En moyenne, les élèves présents (le 10 octobre, 4 élèves par classe, en option mécanicien·ne polyvalent·e automobile et mécanicien·ne de maintenance industrielle) réparent entre vingt et trente objets.

05 • **Militer pour la suppression de la publicité dans l'espace public**²³

En écrivant ces quelques lignes, nous nous heurtons à une difficulté : nous donnons peut-être l'impression que la seule responsabilité de consommer moins et de proposer des alternatives repose sur les citoyens et les citoyennes. Là où, en réalité, elle devrait être portée davantage par les politiques. C'est pourquoi nous souhaitons mettre l'accent sur un élément à notre avis indispensable si on souhaite prôner la réduction de la consommation : la **suppression de la publicité dans les espaces publics**. À Namur, nous avons rencontré Camille, militante anti-pub, et Hélène, membre du collectif Namur sans pub.

Toutes deux regardent dans la même direction : celle d'une **ville débarrassée de publicité privée, à l'instar de Grenoble, où la pub serait remplacée par des panneaux d'expression citoyenne**. En effet, on ne s'en rend même plus compte, mais les publicités sont partout : qu'on soit sur le chemin de l'école, sur la route pour aller acheter le repas du soir, dans une rue du centre-ville, à la gare ou dans un abribus, notre cerveau est confronté à la publicité en permanence.

Camille fait partie d'un groupe qui mène des actions anti-pub dans la ville : remplacement de

²³ Chapitre rédigé sur la base de notre entretien avec Camille, militante anti-pub, et Hélène, membre du collectif Namur sans pub. Sauf indication contraire, toutes les citations sont tirées de ces deux entretiens par Anna Constantinidis et Louise Vanhèse. Namur. 18 septembre 2025. Transcriptions.

panneaux publicitaires par des détournements artistiques ou humoristiques, ou encore actions visant à éteindre les lumières des enseignes et des panneaux pendant la nuit.



© Illustration : Nicole Gustin

Illustration réalisée sur la base d'un détournement de publicité à Namur : Des étoiles, pas des pubs.

Hélène, elle, se situe plutôt du côté de la sensibilisation : le collectif Namur sans pub a créé une **pétition pour empêcher le renouvellement du contrat entre JCDecaux et la ville de Namur**. Hélène explique : « Les contrats JCDecaux sont

des contrats avec la ville, or ces contrats doivent être renouvelés en 2026-2027. Alors on se dit que ce serait une opportunité en or : c'est le moment d'essayer que les politiques ne renouvellent pas ce contrat, et de permettre ainsi à Namur d'être pionnière en la matière en Belgique ». Le contre-argument, ce sont surtout les finances de la ville. Toutefois, à Liège, « le collectif Liège sans pub a calculé combien ça représentait dans le budget communal, et même si les montants sont imposants en termes absolus, en les rapportant à l'ensemble du budget, ça ne représente que 0,5%²⁴ ». Une pétition, qui a pour objectif de rassembler mille signatures, circule depuis un peu plus d'un an, et le collectif a mis en place un **plan stratégique**, mais il est difficile de faire bouger les choses, car les membres sont impliqués dans de nombreux autres projets.

Les plus grands freins, nous indique Hélène, sont d'ordre financier²⁵ et idéologique : ça semble normal qu'il y ait de la publicité. Et c'est difficile de mobiliser autour de ça, pas parce que les gens aiment la pub, mais parce que ça leur est indifférent : « En fait, il n'y a personne qui est fondamentalement contre. Mais c'est un peu comme ça, **ça semble normal**. Peut-être que le public le plus sensible sont les parents quand ils trouvent ça dégueulasse pour leurs enfants, mais sinon, **ça fait partie du décor** ». **Et pourtant, une fois qu'elle n'est plus là, la publicité ne manque à personne**. Dans une interview au *Soir* en 2024, Gilles Namur (sic.), adjoint au maire écologiste de Grenoble, ex-

²⁴ <https://www.liegesanspub.be/le-manifeste/>.

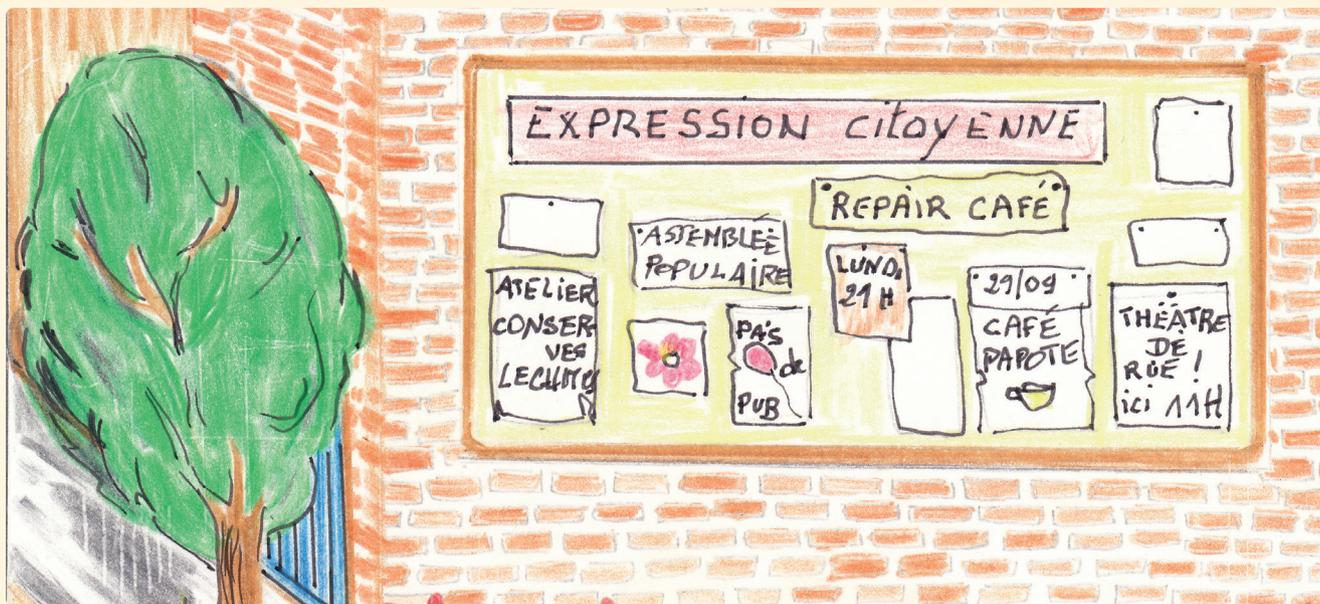
²⁵ À Grenoble, le manque à gagner a été compensé par une réduction des indemnités des élus, largement suffisante pour récupérer les rentrées perdues (Est-il temps de limiter la place de la publicité dans l'espace public ? Dans : *Le Soir* [en ligne]. 4 septembre 2024. [Consulté le 26 octobre 2025]. Disponible à l'adresse : <https://www.lesoir.be/620176/article/2024-09-04/est-il-temps-de-limiter-la-place-de-la-publicite-dans-lespace-public>.

plique : « La pub, c'est un peu comme une rage de dents. Une fois le problème résolu, on l'oublie très vite. [...] En revanche, ce que nous remarquons, c'est que lorsque nous visitons d'autres villes, nous sommes frappés par l'omniprésence de la publicité »²⁶.

Cette pollution visuelle et mentale est en effet inutile : « Ça crée des besoins artificiels, ça contribue à stimuler la production pour pouvoir vendre, et **ça contribue à un monde qui tourne fou**, où on ne part pas des besoins des gens mais des besoins de l'industrie pour qu'elle continue à produire ». Hélène poursuit : « Je trouve qu'on devrait partir

du principe de ne pas créer des besoins pour les gens. Si les gens ont faim, il faut que le monde soit organisé pour qu'ils puissent bien manger. À ce moment, ni publicité privée ni publicité pour des alternatives ne seraient nécessaires, puisque la société serait organisée pour qu'ils puissent répondre à leurs besoins ».

L'idéal de Camille et d'Hélène ? Une ville où les panneaux publicitaires auraient été remplacés par des **panneaux d'expression libre**, et où on trouverait plus d'arbres qu'il n'y a de panneaux publicitaires actuellement.



© Illustration : Nicole Gustrin

²⁶ Est-il temps de limiter la place de la publicité dans l'espace public ? Dans : *Le Soir* [en ligne]. 4 septembre 2024. [Consulté le 26 octobre 2025]. Disponible à l'adresse : <https://www.lesoir.be/620176/article/2024-09-04/est-il-temps-de-limiter-la-place-de-la-publicite-dans-lespace-public>.

Conclusion

Nous aimerions terminer par quelques éléments soulevés lors de nos interviews, des éléments qui nous ont soit surprises, soit qui sont à prendre en considération pour mieux cerner les réalités de ces acteurs et actrices de changement.

Premièrement, l'absence de concurrence à la Rue des Carmes. Inconsciemment, et tellement formatées par le capitalisme, nous avons imaginé que ces magasins étaient inévitablement concurrents. Or chacune des interviews nous a prouvé le contraire :

Non, c'est vraiment plus positif qu'autre chose. On est connus pour être une rue de commerces alternatifs et complémentaires les uns par rapport aux autres, à la Rue des Carmes ²⁷.

Je trouve ça cool. [...] c'est complètement synergique, on répond à une demande d'une manière différente [...], quand les gens viennent ici dans la rue, même les gens de l'extérieur qui viennent de Liège ou autre, ils se disent je ne viens pas pour un magasin mais pour plusieurs, cinq possibilités de trouver ce que je cherche, cinq possibilités de voir des choses différentes plutôt qu'une. En Angleterre c'est très fréquent. [...] ²⁸.

Je pense que tout va ensemble et que c'est chouette qu'on soit tous ici, on a vraiment les mêmes clients [...] ²⁹.

Ensuite, un autre constat est partagé par les trois commerçantes, la difficulté d'en vivre. Toutes se paient de tout petits salaires (et ce après plusieurs années de fonctionnement car au début, se payer était impossible). Par ailleurs, les horaires sont difficilement conciliables avec leur vie de famille et pour une charge mentale constante : « Ma plus grosse difficulté, c'est que je ne peux compter que sur moi-même pour tenir le projet et que c'est une charge mentale continue » ³⁰. Ces difficultés ne sont pas à prendre à la légère. Si on souhaite à l'avenir voir plus de commerces vertueux impacter positivement la société, il est clair que les règles du jeu doivent changer.

Enfin, ce que nous avons voulu mettre en avant comme message, c'est la complémentarité des commerces et des initiatives citoyennes dans lesquelles des personnes se retrouvent pour discuter, tricoter, réparer, échanger en dehors de la logique marchande, dont le repair café n'était qu'un exemple. D'ailleurs, comme nous l'a dit Émilie, c'est normal et positif que tout cela coexiste. Parce qu'il ne faut pas oublier que ces espaces

²⁷ Émilie, gérante de l'Atelier 53. Entretien par Louise Vanhèse. Magasin Atelier 53, Namur. 4 septembre 2025. Transcription.

²⁸ Marjorie, gérante de Besap. Entretien par Anna Constantinidis et Louise Vanhèse. Magasin Besap, Namur. 29 août 2025. Transcription.

²⁹ Louise, gérante d'Algo Store. Entretien par Anna Constantinidis et Louise Vanhèse. Magasin Algo Store. Namur. 10 octobre 2025. Transcription.

³⁰ Émilie, gérante de l'Atelier 53. Entretien par Louise Vanhèse. Magasin Atelier 53, Namur. 4 septembre 2025. Transcription.

non-marchands sont des espaces de liens, et des espaces de joie. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la soirée d'ouverture du focus **Le pouvoir du collectif** au Théâtre de Namur, dans lequel s'intègre l'événement « Black Friday : et si on faisait les choses autrement ? », était consacrée à la **joie**

en résistance³¹. Selon Isabelle Fremeaux, une des trois conférencières, « la colère ne peut pas être le seul outil de résistance, réinventer les modes d'agir [...] est essentiel. [...] La texture de la joie quand on fait quelque chose qui a vraiment du sens est inégalable »³².

Imagine Namur en 2040

Lors de certains de nos entretiens, nous avons imaginé Namur en 2040. Voici un petit florilège de projections :

« Les gens peuvent bien manger, se déplacer, se loger, ont accès à des soins de qualité, il y a moins de pauvreté, ou plutôt pas de pauvreté. J'imagine des assemblées citoyennes de quartier pour décider de ce qu'on met en place dans le quartier, des assemblées inter-quartier qui permettent d'organiser les choses à plus grande échelle, puis de plus grandes assemblées encore, pour organiser les choses à plus grande échelle. Et que tout soit pensé à partir de petites communautés et des besoins qui remonteraient de chaque quartier. Que ce soit démocratique, en fait.

Hélène

« Une ville verte, avec des vélos qui roulent, entièrement piétonnière avec des gens qui viennent pour se balader en masse. Une Rue des Carmes florissante, des commerces qui font sens, et aucune cellule vide.

Émilie

³¹ *La Joie en Résistance*. Théâtre de Namur, 17 septembre 2025 : https://www.tccnamur.be/programme/a_2420-la-joie-en-resistance-o-avec-kiyemis-isabelle-fremeaux-et-louise-knops.

³² Transcription Anna Constantinidis et Louise Vanhèse.



J'aurais envie qu'il y ait que des boutiques qui partagent un peu nos valeurs, des concepts qui mettent en avant du local, de l'artisanal. Je trouve que c'est déjà pas mal le cas à Namur. On a plus à gagner à ce qu'il y ait de petites boutiques, quitte à ce qu'il y ait un turnover, que d'avoir des grandes surfaces vides qui n'apportent pas de plus-value à la ville.

Louise



C'est plus facile de dire ce que je ne voudrais pas voir : ce serait triste que le centre-ville soit complètement vidé des citoyens, des initiatives, des petits commerces. Si j'habite encore à Namur, ce serait d'une tristesse infinie qu'il n'y ait plus de vie en ville. Manger un sandwich tout en allant s'habiller et en allant jouer avec son gamin au parc. Pour moi c'est très important de garder ça.

Marjorie



Épilogue

Des commerçantes engagées se retrouvent le matin pour boire le café dans le quartier, discutent de leurs projets, de leurs envies et remarquent qu'elles partagent les mêmes clientes : elles sont contentes de cet engouement, de cette solidarité³³. Pendant ce temps, au centre culturel de Namur, des citoyens et citoyennes détournent des publicités lors d'un atelier de détournement artistique, assistent à une pièce de théâtre, font du mail-art, upcyclent, slament et arpentent des textes, font réparer leurs vêtements, et viennent chiner aux Donneries Nomades.

Ah ? mais en fait ce n'est pas en 2040, ça, ça existe déjà en 2025, à Namur.

³³ Louise, gérante d'Algo Store. Entretien par Anna Constantinidis et Louise Vanhèse. Magasin Algo Store. Namur. 10 octobre 2025. Transcription.

CONSTANTINIDIS Anna, VANHÈSE Louise, *Black Friday : et après ? Petite balade à travers d'autres possibles*, Bruxelles : Citoyenneté & Participation, Analyse n° 506, 2025, [en ligne :] <http://www.cpcp.be/publications/a506-black-friday>.

DÉSIREUX D'EN SAVOIR PLUS !

Animation, conférence, table ronde... n'hésitez pas à nous contacter,
Nous sommes à votre service pour organiser des activités sur cette thématique.

www.cpcp.be



Avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles

CPCP ASBL – Avenue des Arts, 50\6 – 1000 Bruxelles | info@cpcp.be | www.cpcp.be
N° d'entreprise : 0409 117 690 | RPM Bruxelles | BE67 3101 6586 0487
